Et neantmoins cela ne met point hors de coulpe les Hespagnols qui ont volé les sepulchres des Indiens du Perou, & ietté les os à la voirie : ni ceux des nôtres, qui ont fait le méme, quant à avoir pris les peaux de Castors, en nôtre Nouvelle-France, ainsi que i'ay dit ailleurs. Car comme dit Isidore de Damiette en vne Epitre: *C'est à faire à des ennemis depouillez d'humanité de voler des corps morts, qui ne se peuvent defendre. La nature méme a donné cela à plusieurs que la haine cesse par la mort, & se reconcilient avec les defuncts. Mais les richesses rendent ennemis des morts les avares qui n'ont rien à leur reprocher, lesquels tourmentent leurs os avec contumelie & injure.* Et pour-ce non sans cause les anciens Empereurs ont fait des loix, & ordonné des peines rigoureuses a l'encontre des violateurs de sepulchres.

Ci-dessus liv. 2. ch. 47. & liv. 3. chap. 5.

Isidor. ad Casium subdiaconum, Epist. 148.

LOVE' SOIT DIEV.

Achevé d'imprimer chez François Iacquin le 28. Feburier 1609.

LES MVSES DE LA NOVVELLE FRANCE.

A MONSEIGNEVR LE CHANCELLIER.

Avia Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo ---

A PARIS

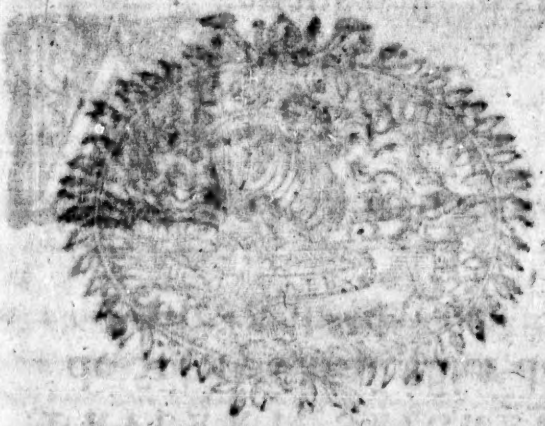
Chez IEAN MILLOT, sur les degrez de la grand' salle du Palais.

M. D. C. IX.

Avec privilege du Roy.

M. D. C. IX.

A PARIS



A MONSEIGNEVR MESSIRE NICOLAS BRVLART, SEIGNEVR de Sillery Chancellier de France & de Navarre.

MONSEIGNEVR,

LES Muses de la NOVVELLE-FRANCE ayans passé d'vn autre monde à celui-ci, aujourd'hui se presentent à voz piés en esperance de recevoir quelque bon accueil de vous, qui estant le Pere de celles qui residents sur le Parnasse de nôtre France Gaul-

loise & Orientale, desirent aussi que de cette même affection vne flamme forte, qui les environne & reçoive en sa tutele. Que si elles sont mal peignées, & rustiquement vetuës, considerez, Monseigneur, le païs d'où elles viennent, inculț, heriſſé de forêts, & habité de peuples vagabons, vivans de chasse, aymans la guerre, mépriſans les delicateſſes, non civiliſés, & en vn mot qu'on appelle Sauvages: & attribuës à la communication qu'elles ont euë avec eux, & aux flots de la mer, leur defaut: ie veux dire, si elles ne sont en ſi bonne couche & en bon point comme celles qui ont accoutumé de ſe preſenter à vous. Elles ſont encore pour le preſent ſemblables à ces poiſſons qui ſont appellés Abramides en la Peſcherie d'Oppian, leſquels ſans demeure

certaine changent perpetuellement de place, se trouvans bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poissons vrayment figure du peuple Hebrieu, & de la vie de ce monde, soit que ô les prenne par leur nom, soit que l'on considere leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a creés, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel nō sans cause ilz portēt le nom. Mais s'il arrive, Monseigneur, que par vostre faveur, assistace, & suppo elles soient vn jour arretées és montagnes du Port Royal & quis seaux qui en decoulent, & ayent le moyen de se rēdre plus civiles, & mieux venantes à la cadence des fredōs d'Apollō, ainsi qu'aux premiers temps és solennitez pu-

Iuges 21. vers. 19. 21. & 2. Sam. 6.

blique, & Gindres en danſoit, & chantoit des hymnes & cántiques, non de vive voix, que ſur tous inſtrumens de Muſique à l'honneur du vray Dieu: De mémes elles feront ſouz vos auſpices maintes fétes ſolennelles, où vôtre nom ſera exalté, & en leurs chanſons rememorez les bien-faits de celui, qui apres avoir bien merité de ſon Roy, de ſa patrie, & de toute la Chrétienté, aura encores pris vn ſoin non indigne d'vn Chácellier de France, qui ſera d'aider à l'établiſſemẽt des Muſes en la France Nouvelle, tranſ-marine, & Occidentale, pour la converſion des peuples infideles.

Vôtre tres-humble & treſ-obeïſſant ſerviteur
MARC LESCARBOT.

LES MVSES DE LA NOVVELLE FRANCE

Au Roy.

ODE PINDARIQVE

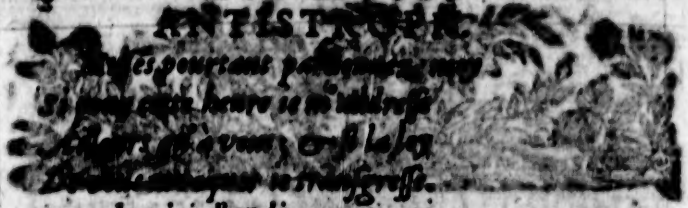
presentée à sa Majesté en Novembre mil six cens sept.

STROPH. I.

NEPTVNE, donne moy des vers
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Vnivers
Ait produit de longue memoire.
Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes nos vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore ie vole,
Cornant son renom iusqu'au pole,
Et que porté d'vn trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Ie l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

Versifiée au partir du Port Royal pour retourner en France.

ANTISTROPHE.



Je ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne cueille les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que ie rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
Par mes chants tout ie demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Fort enclin à rire & de vaine
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonne
D'un chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince & mon Roy
Par qui respire nôtre France
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clemence:
Lui qui parmi tant de hazars

Qui l'ont suivi de toutes parts
A vaincu l'effort de l'Erreur
Laquelle en lui n'a point d'horreur,
Car sa vertu tant seulement
Du haut des cieux favorise
A iusques dans le Firmament
Sa Maiesté authorisée.

ANTISTROPH.

Le iour qu'en France commença
A luire sa belle lumiere
Le conseil des Dieux s'amassa
Pour sçavoir de quelle maniere
Ilz pourroient honorer celui
Qui devoit estre vn iour l'appui
De mainte gent abandonnée
A qui du ciel n'est point donnée
La conoissance de son bien,
Et de maint peuple & mainte ville
Policée souz le lien
De la societé civile.

EPOD.

Mars lui donna sa valeur,
Hercule donna sa force,
Et Iupiter sa terreur
Qui la force méme force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier bien trempée
Vne foudroyante epée
Qu'en present il lui donna
Pour en frapper les rebelles
Et la vegne nation
Qui nous a fait des querelles
Souz feinte religion.

STROPH.

Il n'estoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre & beau
S'endurcissoit à la soeffrance
Des âpres & dures rigueurs
Des froidures & des chaleurs,
A fin qu'vn iour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin estoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel
Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a iamais veu sommeiller,
Ou avoir les mains endormies,
Quand il a fallu chamailler
Dessus les troupes ennemies?
Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que méme la France,
France nourrice des guerriers
Par ses longs travaux fatiguée
Est le suiet de ses lauriers
Pour s'estre contre lui liguée.

EPOD.

Et apres s'estre soumis
La populace mutine,
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine,
Afin qu'vne ferme paix

Au moyen de la Iuſtice
En ſa maiſon t'eſtabliſſe
Qui ſoit durable à iamais,
Et que touſiours ſoux ſon nile
Fleuriſſe la pieté,
Sans qu'onques elle chancelle
Ni d'vn, ni d'autre côté.

STROPH. 4.

Grand Roy, nous te devons ceci
Voire mille fois davantage.
Mais il reſte encore vn ſouci
Digne de ton vieilliſſant âge,
Afin que la poſterité
Entende que ta pieté
N'eſtoit dedans ta France encloſe.
Il faut, grand Roy, faire vne choſe,
Il faut ores du Tout-puiſſant
Porter le nom ſoux ta banniere
Où ſon Soleil reſplendiſſant
Chacun iour finit ſa carriere.

ANTISTROPH.

Ayes doncques compaſſion
De tant de peuples qui periſſent
Sans loix & ſans Religion,
Et de leur miſere gemiſſent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Ioindre avec nous en mémes vœux,
Et faire de tous vne Egliſe,
Si ta bonté les faveriſe.
Mais ſi ton pouvoir ſouverain
Ne ſoutient vn ſi grand affaire,

Mais si tu retires ta main,
Qui est-ce qui le pourra faire?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'vne antique destinée
A prononcé qu'vn grand Roy
Seroit, apres mainte année,
Du vieil tige des François,
Qui regiroit en iustice
Par vne saincte police
Conjointe aux divines loix
Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.

APRES que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France le heur du Pont de Honfleur, qui en estoit parti dés le feziéme de Iuillet, desesperant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison desja se passoit, ayant rencontré par vn grand heur quelques vns de nos gés (quià la veuë de la terre du port de Canseau s'estoient mis dans vne chaloupe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous y vint trouver avec beaucoup de resjouïssance d'vne part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & vne patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu, ie lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'vn peuple confus, qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimez à la Rochelle.

Voyez les chapitres 42 & 43. liv. 2. de l'Histoire de la Nouv. France.

A-DIEV AVX FRANCOIS retournans de la Nouvelle-France en la France Gaulloise.

Du 25. d'Aoust 1606.

ALLEZ doncques, vogués, ô troupe genereuse,
Qui avés surmonté d'vne ame courageuse
Et des vents & des flots les horribles fureurs,
Et de maintes saisons les cruels rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoise gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.
Allez doncques, vogués, puissiez-vous outre mer
Vn chacun bientôt voir son Ithaque fumer:
Et puissions-nous encor au retour de l'année
La même troupe voir par deça retournée.
Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'vn de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies:
Nous, qu'vn contraire flot, ou vn secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais vn point entre nous met de la difference,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Vn royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux:

Nous avions esté deux mois & demi sur mer.

Et nous comme perdus parmi la gent sauvage
Demeurons étonnez sur ce marin rivage
Privez du doux plaisir & du contentement
Que là vous recevrez dés vôtre avenement.
Que di-ie, ie me trompe, en ce lieu solitaire,
L'homme iuste a dequoy à soy-méme complaire,
Et admirer de Dieu la haute Maiesté,
S'il en veut contempler l'agreable beauté.
Description du Port Royal.
Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'vn long trait.
Y desirez-vous voir vne large campagne?
La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
Y desirez-vous voir des côtaux à lentour?
C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le seiour.
Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse?
Vn monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
Aymez-vous des ruisseaux le doux gazouillement?
Les côtaux enlassés en versent largement.
Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes iles?
Ce Port en contient deux capables de deux villes.
Aymez-vous d'vn Echo la babillarde voix?
Ici peut vn Echo répondre trente-fois.
Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne
Trente-fois à l'entour le méme coup resonne,
Et semble au tremblement que Megere a l'envers
Soit prête d'écrouler tout ce grand Vnivers.
Aymez-vous le deduit des rivieres profondes?
Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,
Dont l'Equille ayant eu plus de terre en sablot,
Elle se porte aussi d'vn plus orgueilleux flot,

Et presques assourdit de son bruiant orage
Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage,
Bref, contre l'ennemi voulez vous estre fort?
Ce lieu rien que du ciel ne redoute l'effort.
Car de deux boulevers Nature a son entrée
Si dextrement munit, que toute la contrée
Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
Et en toute saison vivre joieusement.
Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
Pour faire ton renom par l'univers insigne.
Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
En bref tu sentiras la celeste faveur
En ton sein decouler ainsi qu'vne rousée
Qui tombe doucement sur la terre embrasée
Au milieu de l'eté. Que si on n'a encor
De tes veines tiré la riche mine d'or,
L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses.
Gardent comme en depos sont de belles richesses
Pour le commencement, & peut estre qu'vn iour
Sera la mine d'or découverte à son tour.
Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
Et du blé & du vin, pour apres entreprendre
Vn vol plus elevé (car le bord de tes eaux
Peut fournir de pature à mille grands troupeaux)
Et des villes batir, des maisons, & bourgades
Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
Et pour changer les mœurs de cette nation
Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.
O trois fois Tout-puissant, ô grãd Dieu que i'adore!
Ores que ton Soleil envoye son Aurore
sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
Vueilles d'vn œil piteux ce peuple regarder,

Plin liv. 6. ch. 29. dit que la Nil aux Canadupes feroit si grand saut, que du bruit ceux de Stadisie en perdét l'ouïr.

Au païs des Armouchiquois il y a blés & vignes.

Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop prolongeant, helas! sa divine carriere.

C'est le sieur du Pont de Monsieur.

DV PONT dont la vertu vole insques aux cieux
Pour avoir sceu dompter d'vn cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines,
Ayant esté ici laissé pour conducteur
A ceux là qui poussez d'vne pareille ardeur
Ont ainsi soutenu en la Nouvelle France
De leur propre maison la dure & longue absence;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont iadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques bors,
Et pour la méme cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'vne marâtre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimeterre:
Qu'ici à peu de frais, sans qu'vn robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas
Il se peut acquerir vne gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus profitable.
Allez doncques, vogués, ô genereux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois

Malebarre est vne côte pleine de basses & fort dangereuse.

Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à vn fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et là méme éprouver si la Nouvelle France
A noz travaux rendra selon nôtre esperance.

Neptune

Neptune, si iamais tu as fauorisé
Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont vsé;
Vray Neptune, fay nous chacun où il desire
A bon port arriuer, afin que ton Empire
Soit par-deçà conneu en maintes regions,
Et bien-tost frequenté de toutes nations.

LE THEATRE DE NEPTVNE EN LA NOVVELLE-FRANCE

Representé sur les flots du Port Royal le quatorziéme de Novembre mille six cens six, au retour du Sieur de Poutrincourt du païs des Armouchiquois.

Neptune commence revetu d'vn voile de couleur bleuë, & de brodequins, ayant la chevelure & la barbe longues & chenuës, tenant son Trident en main, assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit chariot trainé sur les ondes par six Tritons jusques à l'abord de la chaloupe où s'estoit mis ledit Sieur de Poutrincourt & ses gens sortant de la barque pour venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Neptune commence ainsi.

NEPTVNE.

ARRESTE, Sagamos, * *arreste toy ici,*
Et écoutes vn Dieu qui a de toy soucy.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Ie suis de Iupiter & de Pluton le frere.

* C'est vn mot de Sauvage, qui signifie Capitaine.

Entre nous trois jadis fut party l'vniuers,
Iupiter eut le ciel, Pluton eut les enfers,
Et moy plus hazardeux eu la mer en partage,
Et le gouvernement de ce moite heritage.
NEPTVNE *c'est mõ nom, Neptune l'vn des Dieux*
Qui a plus de pouvoir soubz la voute des cieux.
Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
Il lui faut implorer le secours de Neptune.
Car celui qui chez soy demeure casanier,
Merite seulement le nom de cuisinier.
Ie say que le Flamen en peu de temps chemine
Aussi-tot que le vent iusques dedans la Chine.
Ie say que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
D'vn autre pole voir les inconeuz flambeaux,
Et les bornes franchir de la Zone torride,
Où bouillonnent les flots de l'element liquide.
Sans moy le Roy François d'vn superbe elephant
N'eust du Persan receu le present triumphant:
Et encores sans moy onc les François gendarmes
Es terre du Levant n'eussent planté leurs armes.
Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,
Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
Que le monde insensé folatrement adore.
Bref sans moy le marchant, pilote, marinier
Seroit en sa maison comme dans vn panier
Sans à peine pouvoir sortir de sa prouince.
Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
Que j'auroy separé de mes profondes eaux.
Et toy-même sans moy apres tant d'actes beaux
Que tu as exploité en la Françoise guerre,
N'eusses eu le plaisir d'aborder cette terre.

C'eſt moy qui ſur mon dos ay tes vaiſſeaux porté
Quand de me viſiter tu as eu volonté.
Et nagueres encor c'eſt moy qui de la Parque
Ay cent fois garenti toy, les tiens & ta barque.
Ainſi ie veux touſiours ſeconder tes deſſeins,
Ainſi ie ne veux point que tes efforts ſoient vains,
Puis que ſi conſtamment tu as eu le courage
De venir de ſi loin rechercher ce rivage,
Pour établir ici vn Royaume François,
Et y faire garder mes ſtatuts & mes loix.
Par mon ſacré Trident, par mon ſceptre ie jure
Que de favoriſer ton projet i'auray cure,
Et oncques ie n'auray en moy-méme repos
Qu'en tout cet environ ie ne voye mes flots
A hanner ſouz le faix de dix milles navires
Qui facent d'vn clin d'œil tout ce que tu deſires.
Va donc heureuſement, & pourſui ton chemin
Où le ſort te conduit: car ie voy le deſtin
Preparer à la France vn floriſſant Empire
En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
Le renom immortel de De Monts & de toy
Souz le regne puiſſant de HENRY *vôtre Roy.*

Neptune ayant achevé, vne trompete commence à éclater hautement & encourager les Tritons à faire de méme. Ce pendant le ſieur de Poutrincourt tenoit ſon epée en main, laquelle il ne remit point au fourreau juſques à ce que les Tritons eurent prononcé comme s'enſuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grãd Sagamos*) tu peux te dire heureux*
Puis qu'vn Dieu te promet favorable aſſiſtence

En l'affaire important que d'vn cœur vigoureux
Hardi tu entreprens, forçant la violence
D'Æole, qui toujours inconstant & leger,
Tantot adesquidés, † rauisseur pouſſé d'enuie,
Veut te precipiter, & les tiens, au danger.
Neptune eſt vn grand Dieu, qui cette ialouſie
Fera comme fumée en l'air euanouir:
Et nous ſes poſtillons, malgré l'effort d'Æole
Ferons en toutes parts de ton courage ouïr
Le renom, qui deſia en toutes terres vole.

† Mot de Sauvage, qui ſignifie Ami.

DEVXIEME TRITON.

Si Iupiter eſt Roy és cieux
Pour gouverner çà bas les hommes,
Neptune auſſi l'eſt en ces lieux
Pour même effect; & nous qui ſommes,
Ses ſuppoſts, auons grand deſir
De voir le temps & la iournée
Qu'ayes de tes trauaux plaiſir
Apres ta courſe terminée,
Afin qu'en ces côtes ici
Bien-tot retentiſſe la gloire
Du puiſſant Neptune: & qu'ainſi
Tu eterniſes ta memoire.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occaſion
De loüer la deuotion
De tes enfans dont le courage
Se montre plus grand en cet âge
Qu'il ne fit onc és ſiecles vieux,
Eſtans ardemment curieux
De faire eclater tes loüanges
Iuſques aux peuples plus étranges,

Et graues tous les immenses
Beautez de ce monde nouueau.
Aide doncques & fauorise
Vne si louable entreprise.
Neptune s'offre à ton secours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute l'humaine force,
Si quelqu'vn contre eux s'efforce.
„ *Il ne faut jamais rejetter*
„ *Le bien qu'vn Dieu nous veut preter.*

QVATRIEME TRITON.

Celuy qui peint ne se hazarde
Montre qu'il a l'ame couarde,
Mais celuy qui d'vn braue cœur
Mepriſe des flots la fureur
Pour vn ſujet remply de gloire
Fait à chacun aſſez croire
Que de courage & de vertu
Il eſt tout ceint & reuestu,
Et qu'il ne veut que le ſilence
Tienne ſon nom en oubliance.
Ainſi ton nom (grand Sagamos)
Retentira deſſus les flots
D'or-en-auant, quand deſſus l'onde
Tu decouures ce nouueau monde,
Et y plantes le nom François,
Et la Majeſté de tes Rois.

CINQVIEME TRITON.

Vn Gaſcon prononça ces vers à peu prés en ſa langue.

Sabets aquo que velio dire,
Aqueſte Neptuno bieillart

L'autre jou faiſio del bergalery
Et comme vn bergalant ſe mire.
N'agaires que faiſio l'amoury
Et baiſavo vne jeune fille
Qu'ero plan polide & gentille,
Et la cerquavo quádejen.
Bezets, ne vous fiez pas trop
En aquels gens de barbes griſes,
Car en aqueles entrepriſes
Els ban lou trot & longuelop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRI *le grand Roy des François*
Qui maintenant fait vouvir ſouz ſes loix
Les nations de ſa Nouvelle France,
Et ſouz lequel nous avons eſperance
De voir bien-tot Neptune revéré
Autant ici qu'onq' il fus honoré
Par ſes ſujets ſus le Gaulois rivage,
Et en tous lieux où le beau courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune auſſi ſera de ſon côté
Que leurs nevoux s'employans ſans feintiſe
A l'ornement de leur belle entrepriſe,
Tous leurs deſſeins il favoriſera,
Et proſperer ſur ſes eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour faire place à vn canot, dans lequel eſtoient quatre Sauvages, qui s'approcherent apportans chacun vn preſent audit ſieur de Voutrincourt.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan, ou Orignac, diſant ainſi.

De la part des peuples Sauuages
Qui enuironnent ces païs,
Nous venons rendre nos hommages
Deuz aux sacrées Fleurs de lis
Es mains de toy, qui de ces Frances
Representes la Majesté,
Attendans que cette prouince
Faces florir en pieté,
En mœurs ciuils, & toute chose
Qui sert à l'etablissement
De ce qui est beau, & repose
En un Royal gouuernement.
Sagamos, si en noz seruices
Tu as quelque deuotion,
A toy en faisons sacrifices
Et à ta generation.
Noz moyens sont vn peu de chasse
Que d'vn cœur entier nous t'offrons,
Et viure toujours en ta grace
C'est tout ce que nous desirons.

DEVXIEME SAVVAGE.

Le deuziéme Sauuage tenant son arc & sa fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant:

Voici la main, l'arc, & la fleche
Qui ont fait la mortele breche
En l'animal de qui la peau
Pourra seruir d'vn honneste eau.
(Grand Sagamos) à ta hautesse.
Reçoy donc de ma petitesse
Cette offrande qu'à ta grandeur
I'offre du meilleur de mon cœur.

TROISIEME SAUVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des *manchiez*, c'est à dire, echarpes, & bourſelets faits de la main de ſa maitreſſe, diſant:

Ce n'eſt ſeulement en France
Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, ſon brandon
Il allume; & des ſes flammes
Il rotit nos pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.
Ma maitreſſe ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
I'euſſe à te venir trouver,
Et qu'offrande ie te fiſſe
De ce petit exercice
Que ſa main à ſceu ouvrer.
Reçoy doncques d'alegreſſe
Ce preſent que ie t'adreſſe
Tout rempli de gentilleſſe
Pour l'amour de ma maiſtreſſe
Qui eſt ores en diſtreſſe,
Et n'aura point de lieſſe
Si d'une prompte viteſſe
Ie ne lui di la careſſe
Que m'aura fait ta hauteſſe.

QVATRIEME SAVVAGE.

Le quatriéme Sauvage n'ayãt heureuſement chaſſé par les bois, ſe preſente avec vn harpon en main, & apres ſes excuſes faites, dit qu'il s'en va à la pêche.

Si ie viens en telle ſaiſon
Si me preſentant à toy
Quelque preſent ie n'apporte,
Fortune n'eſt pas toujours
Aux bons chaſſeurs favorable,
C'eſt pourquoy ayant recours
A vn maiſtre plus traitable,
Apres avoir maintefois
Invoqué cette Fortune
Broſſant par l'epés des bois,
Ie m'en vay ſuiure Neptune,
Que Diane en ſes forêts
Ceux qu'elle voudra careſſe,
Ie n'ay que trop de regrets
D'avoir perdu ma jeuneſſe
A la ſuiure par les vaux,
Par les monts, & par les plaines,
Avecque mille travaux,
Souz des eſperances vaines.
Maintenant ie m'en vay voir
Par cette côte marine
Si ie pourray point avoir
Dequoy fournir ta cuiſine:
Et cependant ſi tu as
Quelque part en ta chaloupe
Vn peu de cataconas, †
Fournis-en moy & ma troupe.

† C'eſt du pain.

Apres que Neptune eut eſté remercié par le ſieur de Poutrincourt de ſes offres au bien de la France, les Sauvages le furent ſemblablement, de leur bonne volonté & devotion;

& invitez de venir au Fort Royal prendre du caracma. A l'instant la troupe de Neptune chante en Musique à quatre parties ce qui qui ſenſuit:

Vray Neptune donne nous
Contre tes flots aſſeurance,
Et fay que nous puiſsions tous
Vn jour nous revoir en France.

La Musique achevée, la trompete ſonne derechef, & chacun prent ſa route diverſement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & ſemblent à ce tõnerre que Proſerpine ſoit en travail d'enfant: ceci cauſé par la multiplicité des Echoz que les cõtaux s'envoient les vns aux autres, leſquelz durent plus d'vn quart d'heure.

Le Sieur de Poutrincourt arrivé prés du Fort Royal, vn compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'enſuit.

Apres avoir long temps (Sagamos) deſiré
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, & nous monſtrant ta face
Il nous fait paroitre vne incroiable grace.
Sus doncques rotiſſeurs, depenſiers, cuiſiniers,
Marmitons, patiſsiers, fricaſſeurs, taverniers,
Mettez deſſus deſſouz pots & plats & cuiſine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun ſa quarte pleine,
Ie les voy alterez ſicut terra ſine aqua.
Garſon depeche-toy, baille à chacun ſon K.
Cuiſiniers, ces canars ſont ilz point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,

Voicy venir de fort bons compagnons
Autant deliberez des dents que des poignons.
Entrez dedans, Messieurs, pour vôtre bien-venuë,
Qu'avant boire chacun hautement éternuë,
Afin de decharger toutes froides humeurs
Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

Ie prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limées que les hommes delicats pourroient desirer. Elles ont esté faites à la hate. Mais neãtmoins ie les ay voulu inserer ici, tant pour ce qu'elles servent à nôtre histoire, que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 45. liv. 2. de mon Histoire de la Nouvelle-France, pa. 617.

A-DIEV A LA NOVVELLE-FRANCE.

Du 30. Iuillet 1607.

Cet Adieu fut commencé au Port Royal, & continué sur la mer. Voy le ch. 47. liv. 2. de mon Histoire de la Nouvelle Fr. pa. 629. & 630.

FAvt-il abandonner les beautez de ce lieu
Et dire au PORT ROYAL *vn eternel Adieu?*
Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
En l'établissement d'vne Nouvelle-France?
Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
Et des flots irritez combattu les assaux,
Si nôtre espoir est vain, & si cette province
Ne flechit souz les loix de HENRY *nôtre Prince?*
Que vous servira-il d'avoir iusque ici
Fait des frais inutils, si vous n'avez souci
De recueillir le fruit d'vne longue depense,
Et l'honneur immortel de vôtre patience?

Ha que i'ay de regrets que ma Muse ne sçauroit
De cette terre ici les attrayans appas
Et bien que le Flamen vous ait fait vne injure,
L'injure bien souvent se rend avec vsure.
Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Sainct-Malo aller l'ancre mouiller.

PERE DE L'VNIVERS, *qui commandes aux vndes,*
Et qui peux affecher les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as separé tous ces peuples nouueaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le riuage.

Voy le chap. 33. de liure 2. pag. 480. 481.

Adieu donc beaux côtaux & montagnes aussi,
Qui d'vn double rempar ceignez ce Port ici.
Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.
Adieu mon doux plaisir fontcines & ruisseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.

Dans le Port Royal il y a deux belles iles. Cette ci est celle qui est devant notre Fort.

Pourray-ie t'oublier belle ile forétiere
Riche honneur de ce lieu & de cette riviere?
Ie prise de ta sœur les aimables beautés,
Mais ie prise encor plus tes singularités.
Car comme il est seant que celui qui commande
Porte vne Majesté plus auguste & plus grande
Que son inferieur; ainsi pour commander
Tu as le front haussé qui te fais regarder
A l'environ de toy vne ondoyante plaine,

Et la terre alentour ſuiette à ton domaine.
Tes rives ſont des rocs, ſoit pour tes bâtimens,
Soit pour d'vne cité jetter les fondemens.
Ce ſont en autres parts vne menuë arene,
Où mille fois le jour mon eſprit ſe pourmene.
Mais parmi tes beautés j'admire vn ruiſſelet
Qui foule doucement l'herbage nouvelet
D'vn vallon qui ſe baiſſe au creux de ta poitrine,
Precipitant ſon cours dedans l'onde marine.
Ruiſſelet qui cent fois de ſes eaux m'a tenté,
Sa grace me forçant lui préter le côté.
Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
Ile digne ſejour du plus grand Roy du monde,
Ayant, di-ie, cela; queſt-ce qui te defaut
A former pardeça la cité qu'il nous faut,
Sinon d'avoir prés ſoy vn chacun ſa mignonne
En la ſorte que Dieu & l'Egliſe l'ordonne?
Car ton terroir eſt bon & fertile & plaiſant,
Et oncques ſon culteur n'en ſera deplaiſant.
Nous en pouvons parler, qui de mainte ſemence
Y iettée, en avons certaine experience.
Que puis-ie dire encor digne de ton beau los?
Adjouteray-ie ici que dedans ton enclos
Se trouvent largement produits par la Nature
Framboiſes, fraiſes, pois, ſans aucune culture?
Ou bien diray-ie encor tes verdoians lauriers,
Tes Simples inconeus, tes rouges grozeliers?
Non, mais tant ſeulement ſans ſortir tes limites,
Ie toucheray ici les nombreux exercites
Des peuples écaillez qui viennent chaque jour;
Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
Et tot que du Printemps la ſaiſon renouvelle

Poissons. Voy le ch. De la pecherie, liv. 3.

L'Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
Que Phœbus elevé dessus ton horizon
A chassé loin de toy l'hivernale saison.
Le Haren vient apres avecque telle presse
Que seul il peut remplir vn peuple de richesse.
Voy le ch. 46 liv. 2. pa. 626.
Mes yeux en sont témoins, & les vôtres aussi
Qui de nôtre pâture avés eu le souci,
Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
Qu'envoioit en voz rets l'ecluse d'vn moulin.
Le Bar suit par-apres d'vn Haren le chemin.
Et en vn méme temps la petite Sardine,
La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
Pour vn semblable effect; le Dauphin l'Eturgeon
Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
L'Alose, le Flétan, & la Loche & l'Equille:
Equille qui, petite, as imposé le nom
A ce fleuve de qui ie chante le renom.
C'est la riviere de l'Equille, qui se décharge au Port Royal, maintenant dite la riviere des Dauphins. Voy le ch. 33 du 2. pa. 481.
Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
De peuples qui te font par chacun jour homage,
Le Colin, le Ioubar, l'Encornet le Crapau,
Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse,
Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
Que ie ne conoi point, de tes eaux nourrissons.
Tdiray ie la Morue heureusement feconde,
Qui par tout cette mer en toutes parts abonde?
Morue si tu n'es de ces mets delicats
Dont les hommes friands assaisonnent leurs plats,
Ie diray toutefois que de toy se sustente,

Presque tout l'vnivers. O que sera contente
Celle personne vn jour, qui à sa porte aura
Ce qu'vn monde eloigné d'elle recherchera!
Belle ile tu as donc à foison cette manne,
Laquelle i'aime mieux que de la Taprobane
Les beautez que l'on feint dignes des bien-heureux
Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
Et pour montrer encor ta puissance supreme,
La Balene t'honore & te vient elle-méme
Saluer chacun jour, puis l'ebe la conduit
Dans le vague Ocean où elle a son deduit. Voy le ch. 42. liv. 2. pa. 589.
De ceci ie rendray fidele temoignage,
L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,,
Et à-l'aise nouër parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne Plin. l. 9. chap. 16. dit que tous poissons fentẽt l'hiver.
Du celeste manoir, où git le Capricorne,
Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
Ou d'vn terroir plus doux vont suivant le pâtis
Seulement pres de toy en cette saison dure
La Palourde, la Coque, & la Moule demeure Il y a encore des Tortues au Port Royal: & des Truites és ruisseaux Ou l'a encore reconeu les poissõs des lacs.
Pour sustenter celui qui n'aura de saison
(Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
Iusqu'à ce la faim le contraigne & pourchasse:
Et temps n'est toujours favorable du chasseur
Qui ne souhaite point d'vn beau temps la douceur,
Mais vne forte glace, ou des neges profondes,
Quand le Sauvage vient tirer du fond des ondes
L'industrieux Castor (qui sa maison batit
Sur la rive d'vn lac, où il dresse son lict
Voûté d'vne façon aux hommes incroyable,

Et plus qu'vn Cerf puissant belle fois admirable,
Y laissant vers le bas vn conduit fallacieux
Pour s'aller esgayer soubz l'humide écumeux,
Ou quand il veut quester parmi les bois le gite
Soit du Royal Ellan, soit du Cerf au pié-vite,
Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours,
De l'Ecurieu, du Loutre à-la-peau-de-velours,
Du Pore-epic, du Chat qu'on appelle sauuage,
(Mais qui du Leopard ha plustot le corpsage)
De la Martre au-doux-poil dont se vetent les Rois,
Ou du Rat porte-muse, tous hôtes de ces bois,
Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
De hautement grimper ha la subtile addresse,
Sur vn arbre élevé sa loge batissant
Pour decevoir celui qui le va pourchassant,
Et vit par cette ruse en meilleure asseurance
Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
Il n'ait à cette chasse aussi son passe-temps,
Mais alors du poisson la peche est plus certaine.
Adieu donc ie te dis, ile de beauté pleine,
Et vous oiseaux aussi des eaux & des forets
Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
Car c'est à grand regret, & ie ne le puis taire,
Que ie quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
Car c'est à grand regret qu'ores ici ie voy
Ebranlé le sujet d'i enter nôtre Foy,
Et du grand Dieu le nom caché soubz le silence,
Qui à ce peuple avoit touché la conscience.
Aigles qui des hautz Pins habitez les sommets
Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
Allez dedans les cieux annoncer toute l'yse,

Il y a aussi des Loups au Port Royal que les Sauuages prennent à la trape, avec vne amorce de chair, mais ilz n'en mãgent point

Nous avons de-nichez des Aigles.

Et

Et combien de douleur i'en ay en l'ame enclose,
Puis reuenez soudain au Monarque Françoi
Lui dire le decret du puissant Roy des Rois.
Car à lui est du ciel donné cet heritage,
Afin que sonz son nom ci-après en tout âge
L'Eternel soit ici sainctement adoré,
Et de cent nations son grand nom reueré:
Et pour mieux l'émouuoir à cette chose faire,
Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire,
Ayant à nos labeurs fait selon nos desirs,
Et iceux terminé de dix milles plaisirs.
Car la terre ici n'est telle qu'vn sol l'estime,
Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrime
Du plaisant jardinage & du labeur des champs.
Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants,
Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
Et maint autre inconeu, qui plaisamment gringote
En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux
Qui se vont repaissans sur les riues des eaux,
Elle a le Cormorant, la Mauue, la Marmette,
L'Outarde, le Heron, la Grue, l'Alouette,
Et l'Oye, & le Canart. Canart de dix façons,
Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
Qui rauissent mes yeux. Desires-tu encore
De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore?
Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon le Vautour,
Le Sacre, l'Eprevier, l'Emerillon, l'Autour,
Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
Et outre iceux aussi vne bende infinie
Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis,
L'Aigrette, le Concon, la Becasse, & Mauuis,
La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,

au sommet des Pins tres-hauts au Port Royal.

Oiseaux. Voy le chapitre de la Fauconnerie liu. 3. pa. 821.

Le Ramier, la Verdiere, avec la Tourterelle,
Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
La Perdris bigarrée, & aussi le Corbeau.
Que te diray-ie plus? Quelqu'vn pourra-il croire
Que Dieu même ait voulu manifester sa gloire
Creant vn oiselet semblable au papillon
(Du moins n'excede point la grosseur d'vn grillon)
Portant dessus son dos vn vert-doré plumage,
Et vn teint rouge-blanc au surplus du corps-sage?
Admirable oiselet, pourquoy donc envieux,
T'es-tu cent fois rendu invisible à mes yeux,
Lors que legerement me passant à l'aureille
Tu laissois seulement d'vn doux bruit la merveille?
Ie n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
Si tu eusses daigné à moy te venir rendre.
Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
Ie ne lairray pourtant, de celebrer ton nom,
Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
Car ie t'admire autant en cette petitesse
Que ie fay l'Elephant en sa vaste hauteſſe.
Niridau *c'est ton nom que ie ne veux changer*
Pour t'en imposer vn qui seroit étranger.
Niridau *oiselet delicat de nature,*
Qui de l'abeille prens ta tendre nourriture
Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
Et des rives des bois les plus rares douceurs,
A ces hôtes de l'air pourray-ie sans offense
D'vn petit peuple ailé adjouter l'excellence?
Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
La brillante clarté parmi les bois reluit,
Voletans ça & là d'vne presse si grande,

Que du ciel etoilé la lumineuse bende
Semble n'avoir en soy plus d'admiration.
Faisant doncques ici commemoration
Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
Que nous y teniez rang & place convenable.
Mais puis que ja des à noz voiles sont tendus,
Et allons revoir ceux qui nous pensent perdus,
Ie dis encore Adieu à vous beaux jardinages,
Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
Voire aussi soulagé nôtre necessité
Plus que l'art de Paon n'a fait nôtre santé.
Vous nous avez rendu certes en abondance
Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.
He que sera-ce donc s'il arrive jamais
(Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais) *Voy le ch. 24 liv. 5.*
Que la terre ici soit vn petit mignardée,
Et par humain travail quelquefois amendée?
Qui croira que le segle, & la chanve, & le pois,
Le chef d'vn jeune gars ait surpassé deux fois?
Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde
En cette saison-ci si hautement se guinde,
Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil
Pour se rendre hautain, aux arbrisseaux pareil?
Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre
Le fruit qu'en peu de tẽps vous promettiez nous rẽdre!
Que ce m'est grand émoy de ne voir la saison
Quand ici meuriront la Courge, le Melon,
Et le Cocombre aussi: & suis en même peine
De ne voir point meuri mon Froment, mõ Aveine,
Et mon Orge & mon Mil, puis que le Souverain
En ce petit travail m'a beni de sa main.
Et toutefois voici de ce mois le trentième,

Mois qui jadis estoit en ordre le cinquiesme.

Voy le ch. 46. liv. 2. pa. 624.

Peuples de tant de parts qui estes loin d'ici
Ne vous emerveillez de cette chose ainsi
Et ne nous tenez point comme en region froide.
Ce n'est point ici Flandre, Escosse, ne Suede.
La mer ici ne gele, & les froides saisons
Ne m'ont oncques forcé d'garder les tisons.
Et si chez vous l'eté plustost qu'ici commence,
Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.

Voy le ch. 48. liv. 2. pa. 643.

Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant
Que ta moisson soit prête & nous nous cependant
Faisons voile à Campseau où t'attend la navire
Qui de là nous doit tous en la France conduire.
Ce pendant beaux epics meurissez viterment,
Dieu le Dieu tout-puissant vous doint accroissement,
Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire
Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire.
Entre lesquelz bien-faits nous conterons aussi
Le soin qu'il aura eu de prendre à sa merci
Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
Hôtes de ces forêts & des marins rivages,
Et cent peuples encor qui sont de tous costez
Au Sud, à l'Oest, au Nort de pié-ferme arrestez,
Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent
Mais en ce deplorable est leur condition,
Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.
Pourquoy, ô Tout-puissant, pourquoy donc cette race
As-tu jusques ici rejetté de ta face,
Et pourquoy laisse tu devorer à l'enfer
Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher,
Veu qu'ilz sont cõme nous ton œuvre & ta facture,

Et ene de vny recen nâtre fraile nature?
Ouvre dont les threſors de ces compaſſions,
Et verſe deſſus eux tes benedictions,
Afin qu'ilz ſoient heureux en ton ſacré heritage,
Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
Si-tot que ton Soleil ſur eux éclairera,
Auſſi-tot cette gent d'adorer ne ceſſera.
Temoins ſoient de ces dits propos veritables
Que pourriez-vous tenoit dongz ces miſerables
Quand il leur enſeignoit nôtre Religion,
Et ſouvent leur montroit ſi ardente affection
Qu'il ſembloit de ſes yeux deduire la bergerie
Que Chriſt a rachetée par le prix de ſa vie.
Eux d'autre part encor chacun témoignoient
Et de bouche & de cueur le deſir qu'ilz avoient
D'eſtre plus amplement inſtruits en la doctrine
Et laquelle il conviens qu'un fidele chemine.
Où eſtes vous Prelats, que vous n'avez pitié
De ce peuple qui fait du tout la moitié?
Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zele
Les tranſporte ſi loin comme deſſus ſon aile
Pour établir ici de Dieu la ſaincte loy
Avecque tant de peine, & de ſoin, & d'émoy?
Ce peuple n'eſt brutal, barbare, ni ſauvage,
Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
Il eſt ſubtil, habile, & plein de jugement,
Et n'en ay veu un manquer d'entendement,
Seulement il demande un pere qui l'enſeigne
A cultiver la terre, à façonner la vigne,
A vivre par police, à eſtre menager,
Et ſous des fermes toits ci-apres heberger.
Au reſte à nôtre égard il eſt plein d'innocence

Voy autre exhortatiõ aux Prelats liv. 2. ch. 39. p. 547

Si de ſon createur il avoit la ſcience.
Que s'il ne le connoit, ſa bouche ni ſon cœur
Ne ravit point à Dieu par blaſpheme l'honneur.
Il ne ſçait le metier de l'amoureux breuuage,
De l'aconite auſſi il ne ſçait point l'uſage,
Sa bouche ne vomit nos imprecations,
Son eſprit ne s'addonne à nos inventions,
Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
D'vn ſouci devorant ſon ame ne bourrelle:
Mais il a du Gaullois cette hoſpitalité
Qui tant l'a fait priſer en ſon antiquité.
Son vice le plus grand eſt qu'il aime vengeance
Lors que ſon ennemi lui a fait quelque offenſe.

Je vous di donc Adieu pauvre peuple, & ne puis
Exprimer la douleur en laquelle ie ſuis
De vous laiſſer ainſi ſans voir qu'on ait encore
Fait que quelqu'vn de vous ſon Dieu vrayment adore.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Eſt,
Car en ces côtes ci eſt ordinaire l'Oueſt:
Puis, ſouvent cette mer eſt de brumes couverte,
Qui des hommes peu cauſes cauſe l'extreme perte.

Adieu pour vn dernier Rochers haut elevés,
Qui orgueilleuſement vez grottes ſoulevés,
D'où diſtillent ſans fin des pluies abondantes
Que leur verſent les eaux des montagnes coulantes.

Adieu doncques auſſi Grottes qui m'avez pleu
Quand ſouz vôtre labris au clair du jour i'ay veu
Figurées d'Iris les couleurs agreables.

Orés que nous voions les flots épouvantables
Du profond Ocean, pourray-ie bien paſſer
Sans ſaluer de loin, ou quelque Adieu laiſſer

A la terre qui a receuë nôtre France
Quand elle vint ici faire ſa demeurance?
Ile, ie te ſaluë, ile de Sainte Croix,
Ile premier ſejour de nos pauures François, Voy le ch. 36. l. 2. pa. 506.
Qui ſouffrirent chez toy des choſes vrayement dures,
Mais nos vices ſouvent nous cauſent ces injures.
Ie revere pourtant ta fraiche antiquité,
Les Cedres odorans qui ſont à ton côté,
Tes Loges, tes Maiſons, ton Magazin ſuperbe,
Tes Iardins étouffez parmi la nouvelle herbe.
Mais i'honore ſur tout à cauſe de nos morts
Le lieu qui funeſtement tient en depoſt leurs corps,
Lequel ie n'ay peu voir ſans vn effort de larmes,
Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.
Soyez doneques en paix, & puiſſiez vous vn jour
Vous trouver glorieux au celeſte ſejour. (gloire
Mais cependant, DE MONTS, *tu emportes la*
D'avoir ſur mille morts obtenu la victoire,
Temoignage certain de ta grande vertu,
Soit quand tu as des flots la fureur combatu
En venant viſiter cette étrange province
Pour ſuivre le vouloir de HENRY *nôtre Prince,*
Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux
Ceux-là qui t'ont ſuivi en ces funeſtes lieux.
Ie vous laiſſe bien loin, pepinieres de Mines Voy le ch. 33. liv. 2. pa. 482.
Que les rochers maſſifs logent dedans leurs veines,
Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent,
Et de charbon pierreux, pour ſaluer la gent
Qui cultive à la main la terre Armouchiquoiſe,
Ie te ſaluë donc nation porte-noiſe
(Car tu as envers nous forfait par trahiſon) Voy le ch. 45. liv. 2. pa. 609.
Pour te dire qu'vn jour nous aurons la raiſon

Avecque plus d'effet de ton curieux dangier
Si qu'outre mer soit mandiée ta semence.
Mais ta terre je veux saluer en tout bien,
Car vn ample rapport elle nous fera bien
Quand elle sentira du François la culture.
Car tu elle desja la prouide Nature
A le raisin semé si plantureusement,
Et en telle beauté, que Bacchus mémement
Ne sçauroit inuoqué lui faire dauantage.
Mais son peuple ignorant ne sçait du fruit l'vsage.
Terre, tu as encor de féves & de blés
Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés.
Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance
Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'auons veu la Chanve & la Courge & la Noix,
Tes féves tu ne veux, ni tes blés toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' popularce
D'vn bois coupant te brise, & en mottes l'amasse
Pour (sur le renouueau) sa semence y planter.
Mais vne chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent precieux
Pour le repos du corps le plus delicieux:
C'est vne soye blanche & menue & subtile
Que la Nature pousse au creux d'vne coquille,
Soye qu'en maint vsage employer on pourra,
Et laquelle en coton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par vne volonté de pié-ferme arretée.

Voy le ch. 44. liv. 2.

Voy le ch. de la Terre. 24. lin. 3. pa. 840.

Puissent bien-tôt cette chose arriver,
Et le François soigneux à ses champs cultiver,
Arriere des soucis d'une pompeuse vie,
Loin des bruits de Commune, & de la pairie.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos.
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.

A MONSIEVR DE MONTS Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle-France.

ODE.

Fait au voyage de l'Autheur à l'isle S. Croix.

TOVT ce que l'homme possede,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne trouve point de remede
Pour eviter le tombeau.
La vertu seule immortelle
Constante & ferme en tout temps
Resiste à la mort cruele
Et à la lime des ans.
Tant de Rois & tant de Princes,
De heros & de Cesars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts.
En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement
Fait leur nom voler grand' erre
Par dessus le Firmament.

DE MONTS, tu ſçais que la vie
Nous eſt donnée des cieux
Non pour eſtre enſevelie
En vn corps peu ſoucieux,
Mais pour eſtre ſecourable
A celui qui a beſoin
Que quelque Dieu favorable
De ſon mal-heur prenne ſoin.
Et chercher la vraye gloire
Par vn chemin non tenté,
Faiſant que nôtre memoire
Vive à l'immortalité.
C'eſt le deſir qui t'enflamme,
Et qui poſſede ton cœur,
Quand pour eviter le blame
Qui ſuit l'homme ſans honneur,
Tu entreprens vn ouvrage
Tout auguſte & glorieux,
Si qu'à iamais chacun âge
Aura ton nom precieux.
Car ſi-toſt que de ton Prince
As eu le commandement
Pour conoitre la province
Miſe en ton gouvernement.
Ainſi qu'vn Aigle qui vole
D'vn trait leger, tout ſoudain
Prompt à ſuivre ſa parole,
Tu as pris vn vol hautain.
Et du tempéteux Nerée
Mepriſant tous les efforts
De ta terre deſirée
Tu as enfin veu les ports.

Les nations qui n'ont oncques,
Admis la ſujetion
A tes mandemens adonques
Ont fait leur ſubmiſsion.
Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la juſtice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.
Mémes tu as fait encore,
Que maint barbare en ces lieux
En ſon ame Chriſt adore,
De ſon ſalut ſoucieux.
Arriere d'ici, arriere
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barriere,
Toujours eſtes priſonniers.
Vous qui n'avez ſoin ni cure
De faire que vôtre nom
Contre la mort méme dure
En perdurable renom
DE MONTS, *tu n'es pas de mémes,*
Car lors qu'en France de Mars
Ont ceſſé les ſtratagemes,
Recherchant d'autres hazars.
Tu as conſacré ta vie
A l'Eternel, pour ſa loy
Rendre en ces terres ſuivie
Souz le vouloir de ton Roy.
Mais ce n'eſt fait qui commence,
Il faut chanter deſormais
De Dieu la magnificence
D'vn ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise
Et Ceres pareillement,
Afin que ton entrepriſe
Ait vn meilleur fondement.
Diray-ie que ſans culture
Le Pere de Liberté
Laiſſe produire à Nature
La vigne qu'il a planté?
Non ici, ie le confeſſe,
Mais en lieu d'vn autre eſpoir,
Où l'homme à la longue treſſe
Ha ſon ſablonneux terroir.
C'eſt la terre Armonchiquoiſe,
Qui ſon gros blé te produit;
Et encore l'Iroquoiſe,
Qui donne maint autre fruit.
Nôtre France frommenteuſe
N'a ſes vignes de tout temps.
La peine laborieuſe
L'a fait telle avec les ans.
Courage, doncques, courage,
Continue ton deſſein,
Ayant ce bel avantage,
Qui de bon eſpoir eſt plein.
Le Tout-puiſſant même change
Ici les froides ſaiſons,
Et à cette terre étrange
Promet de riches moiſſons.

A MONSIEVR DE POVTRINCOVRT GRAND Sagamos en la Nouvelle-France.

ODE.

QVOY *que tu n'ailles cherchant*
(POVTRINCOVRT) *cette loüange*
Qui va mémes allechant
Ceux qui giſent en la fange:
Ton merite toutefois,
Ta pieté ton courage,
Forcent ma lyre, & ma voix
A les chanter l'herbage
Que l'Equille de ſes eaux,
Ou pluſtot Neptune arroſe,
Tandis qu'au bruit des ruiſſeaux
A l'écart ie me repoſe.
Apres avoir longuement
Comme vn athlete Gregeois
Luité courageuſement
Parmi les champs des François.
Saoul d'alarmes & combats,
Et des aſſaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.
Et deça delà portés,
Suivans Neptune à la danſe,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.

Qui eſt celui qui t'a veu
Oncques ſaiſi de pareſſe?
Qui eſt cil qui t'a coneu
Semblable a cette Nobleſſe.
Qui met le point de l'honneur
A commander ſans prudence,
Et n'avoir par ſon labeur
D'aucun art l'experience?
Mais l'vn & l'autre tu ſçais,
Et ta main infatigable
Fait tous les jours des eſſais
De choſe à nous increyable.
Car de tout art manuel
T'eſt coneuë la pratique,
Et ſe plait ton naturel
Es ars de Mathematique.
Mémes encore ce Dieu
Qui fredonnant ſur ſa lyre
Tient des Muſes le milieu,
Par toy bien ſouvent reſpire.
Les ſecrets de ſon ſçavoir,
Si que tout compris enſemble
Au monde on ne ſçauroit voir
Rien que toy qui te reſſemble.
C'eſt toy qu'il falloit ici
Afin de bien reconoitre
Ce que cette terre ici
Rendroit vn jour à ſon maitre.
Tu l'as experimenté
Tant que ton ame eſt contente
Et de ſa fidelité
Tu as vne riche attente.

L'Eternel sur noz labeurs
A estendu sa largesse,
Et ses divines faveurs
Nous remplissent d'allegresse.
Lors qu'au lieu de verds lauriers
Nous allons revoir la France
Coronez des fruits premiers
D'vne longue patience.

AV SIEVR DE CHAMP-DORE' Capitaine de Marine en la Nouvelle France.

SONNET.

SI des pilotes vieux le renom dure encire
Pour avoir sceu voguer sur vne étroite mer,
Si le monde à present daigne encore estimer
Arionene, avec Palinure & Pelore:
C'est raison (CHAMP-DORE') que nôtre âge t'honore,
Qui sçais par ta vertu te faire renommer,
Quand tu d'exterité empeche d'abimer
La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.
Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
Ne virent, ni le fond de son puissant Empire:
Mais dessus l'Ocean journellement porté
Tu fais voir aux Frãçois des pais tout nouveaux,
Afin que là vn jour maint peuple se retire
Faisant les flots gemir souz ses ailez vaisseaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.

LA DEFAITE DES SAVVAGES ARMOVCHIQVOIS PAR LE SAGAMOS Membertou & ſes alliez Sauvages, en la Nouvelle-France, au mois de Iuillet 1607.

Où ſe peuvent reconoître les ruſes de guerre deſdits Sauvages, leurs actes funebres, les noms de pluſieurs d'entre eux, & la maniere de guerir leurs bleſſez.

IL y a quatre ans que Monſieur de Monts Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle-France, eſtant allé en ladite province pour en reconoître les côtes & les peuples qui y ſont, & trouver lieu propre pour l'habitation des François, il pacifia deux ou trois nations qui de tout temps ſe ſont fait la guerre. ſçavoir les *Armouchiquois* & les *Souriquois*, avec les *Etechemins* alliez d'iceux *Souriquois*, leur declarant que quiconque commenceroit la guerre, ou en donneroit occaſion, il lui ſeroit ennemi. Apres avoir paſſé là environ quinze mois, & tenu ces peuples en crainte, il fut contraint de s'en revenir en France, y laiſſant le Sieur du Pont Gravé pour ſon Lieutenant. Mais comme le mauvais ſerviteur ceſſe de mal faire tant qu'il voit ſon Maitre, pour la crainte qu'il a du chatiment: & s'il lui voit tourner le dos, il retourne à ſon naturel: Ainſi firent les *Armouchiquois*, leſquels penſans que les François ſe fuſſent du tout retirez de la province, pource qu'ils avoient quitté la demeure de Saincte Croix pour venir au Port Royal, à la premiere occaſion tuerent vn Sauvage *Souriquois* fort ami des François, nommé Panoniac, lequel alloit troquer avec eux pluſieurs marchandiſes

chandises qu'il avoit receu desdits François. C'est ce qui est décrit en cette histoire Manisle. Outre laquelle n'y reconoit la façon de pleurer & ensevelir leurs morts, de guerroyer, de guerir les playes, & triumpher entre lesdits Sauvages: même les noms d'iceux, dont plusieurs pourront estre curieux. Mais sur tout est subtil le stratagesme duquel vsa *Membertou* pour surprendre & decevoir les *Armouchiquois*, lors qu'il arriva au Port de *Choüakoet*. Car il ne monstra point toute le peuple qu'il avoit, & parla à eux en simplicité, avec peu de gens. Les *Armouchiquois* pretendoient bien l'attrapper. Et se presenterent sans armes, ayans laissé leurs arcs, carquois, masses & pavois en vn lieu à l'écart. Mais *Membertou* vsa d'vne contrefinesse, se doutant bien de leurs ruses. Car soüs couleur de leur faire des presens (comme il fit depuis) & de troquer avec eux (car ils n'ont point l'vsage de largét) des hardes qu'il avoit prises des François, apres avoir traité de paix il se presenta sans armes, & les siens de même. Mais il en avoit envoyé la moitié par terre environ la minuit, lesquels estoient au guet attendans le signal qui leur avoit esté donné, c'est de prendre la course & venir donner furieusement sur les *Armouchiquois* si-tot qu'ils oyroient le son d'vne trõpe qu'il devoit emboucher. Or les marchãdises principales qu'il avoit porté estoient des armes, desquelles il lui estoit facile vser si-tot qu'il les auroit déployées. Ainsi prenant vne trompe entre plusieurs qui estoient parmi lesdites marchandises, & leur voulant montrer l'vsage d'icelles, en ce faisant, par même moyen il appelle les gens, lesquels comme il ouït venir, il feignit estre vne trahison faite par les *Armouchiquois*, & soudain lui & lesdites gens se saisissent des armes qu'il avoit étallées, & donnent dessus. Les *Armouchiquois* environnez de toutes parts, apres vne grande perte, reculans en arriere parviennent au lieu où ils avoient laissé leurs armes. Là le combat fut grand, la fortune diverse, & *Membertou* en danger de se voir defait, ayant esté repoussé jusques sur la greve. Enfin toutefois la mort de *Panoüse* decedé, pour lequel tout ceci se faisoit, se presentant à la façon

des anciennes Perſones, leur remit le cœur au ventre, & ſem blablement le pere dudit decedé, lequel impuiſſant de ſes membres y eſtoit fait porter. En quoy ſe reconoit combien ce peuple eſt âpre à la vengeance & d'un cœur vrayment noble, de ne pouvoir ſouffrir vne injure impunie. *Membertou* deſiroit fort d'eſtre aſſiſté de quelque nombre de François en cette gueure, mais il n'y eut moyen d'y ſatisfaire, pource que nous eſtions preſſez de reprendre la route de France. Neantmoins ſi firent-ilz bonne diligence. Car ilz furent de retour le neufiéme d'Aouſt deux jours auparavant le depart dudit Sieur de Pourincourt, lequel dans vne chaloupe vint lui neufiéme au long de la côte trouver la navire qui nous attendoit au port de Cāpſeau, diſtant du Port Royal (où nous avons hyverné) de 150. lieuës.

L'Auteur veut dire que cette hiſtoire n'eſt point fabuleuſe.

IE ne chante l'orgueil du grand Briarée,
Ni du fier Rodomont la fureur enivrée
Du ſang dont il a teint preſque tout l'Vnivers.
Ni comme il a forcé les pivots des enfers.
Ie chante Membertou, *& l'heureuſe victoire*
Qui lui acquit naguere vne immortelle gloire
Quād il jonchа de morts les chāps Armouchiquois
Pour la cauſe venger du peuple Souriquois.
Entre ces peuples-ci vne antique diſcorde
Fait que bien rarement l'vn à l'autre s'accorde,
Et ſi par fois entre eux ſe traite quelque paix,
Cette paix ſe peut dire vn attrappe-mais.
„ Car oncques le renard ne changea ſa nature,
„ Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.
Ceci n'a pas long-temps ſe conclut par effect
Aux depens de celui qui me donne ſujet
De dire qu'a mon Membertou *& ſe ſuite*
De faire pour ſa mort ſanglante pourſuite,

Ce fut Panoniac (car tel estoit son nom) — Sujets de la guerre.
Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
Celui cuidant avoir faite bonne alliance
Avecque ces mechans, alloit sans defiance
Parmi eux converſant: mêmes il les aidoit
Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit.
Mais pour cela la gent à mal faire addonnée
Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois
Les estant allé voir (pour la derniere fois)
Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
Pour en accommoder ces nations perverses,
Eux qui sont de tout temps avides de butin, — Armouchiquois sont larrons.
Sans aucune merci assemment leur voisin;
Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
Les compagnons du mort se sauvans à la nage
Le cachent pour un temps à l'ombre d'un rocher,
N'osans de ces mâtins à la chaude approcher.
Car, pour en dire vray, la meurtriere cohorte
Estoit contre ceux-ci & trop grande, & trop forte.
Mais comme de Phœbus les chevaux harassez
Se furent retirez sous les eaux tout lassez,
Ces enragés en fin abandonnans la place
Laisserent là le corps tué à coups de masse,
Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit,
Et mis, non, comme nous, en depost à la terre,
D'en un coffre de bois, ni au creux d'une pierre,
Ains il fut embaumé à la forme des Rois — Les Sauvages conservent les corps morts.
Que l'Ægypte pieuse embaumoit autrefois.
Le peuple Etechemin de cette mort cruelle
Receut tout le premier la mauvaise nouvelle,

D'où s'ensuivit vn dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en ouït les clameurs.
Dueil des Sauuages (Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente)
Mais ce ne fut ici le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal
Voy au ch. dern. de l'Hist. de la Nouv. France. Aux siens representé, Dieu sçait cõbien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funebres complaintes.
Le ciel en gemissoit, & les prochains cotaux
Sembloient par leurs echoz endurer tous ces maux:
Les épesses forêts, & la riviere même
Témoignoient en avoir vn douleur extreme.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de ceci.
Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux a desja passé l'onde)
Et au corps là present, le Prince Souriquois
Exclamation effroyable de Membertou. Commence à s'écrier d'vne effroyable voix:
Quoy doncques, Membertou (dit-il en son langage)
Laira-il impuni vn si vilain outrage?
Quoy doncques Membertou aura-il point raison
De l'excés fait aux siens & même à sa maison?
Verrai-ie point jamais éteinte cette race
Qui de moy & des miens la ruine pourchasse?
Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir,
Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux eternelles flammes.
Voy l'Hist. de la Nouv. France ch. 26. 45. Nous avons près de nous des François le support
A qui ces chiens ici ont fait vn même tort.
Cela est resolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de tẽps se baigne.

A Etaudin mon cher fils, & ton frere puiſné
Qui n'avez vôtre pere encques abandonné,
Il faut ores s'armer de force & de courage,
Sus, allez vitement l'un ſuivant le rivage
D'ici au Cap Breton, l'autre à travers les bois
Vers les Canadiens, & les Gaſpeïquois
Et les Etechemins annoncer cette injure,
Et dire à nos amis que tous ie les conjure
D'emporter dedans l'ame un vif reſſentiment,
Et pour l'effet de ce qu'ilz s'arment promptement
Et me viennent trouver prés de cette riviere,
Où ilz ſçavent que i'ay plantée ma banniere.
Membertou n'eut pluſtot à ſes gens commandé,
Que chacun prent ſa route ou il eſtoit mandé,
Et fit en peu de temps ſi bonne diligence,
Qu'il ſembla devancer un poſtillon de France,
Si bien qu'au renouveau voici de toutes parts
Venir à Membertou *jeunes & vieux ſoudars,*
Tous à ceci pouſſez d'eſperances non vaines
Souz l'aſſeuré guidon des braves Capitaines
Chkoudun, & Oagimont, Mememboure,
Kichkou,
Meſſamoet, Ouzagat, & Anadabijou,
Medagoet, Oagimech, & avec eux encore
Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abherre,
C'eſt Panoniagués, *qui a occaſion*
De procurer mal-heur à cette nation
Pour le deur ſouvenir de la mort de ſon frere.
Quand vous fut arrivé de cette mort amere,
Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
Et le corps decedé mettre dans le cercueil.

Choſe merveilleuſe de faire ſi lõgs voyages par les bois.

Il n'y a que les Sagamos qui portent barbe entre les Sauvages Harãgue de Membertou. Membertou pouvoit avoir ouï cela de nous.

Le barbu Membertou *lors prenant la parole:*
Vous ſçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
Le motif qui vous a conduit juſques ici,
C'eſt ce corps que voyés maſſacré ſans merci,
De qui le ſang verſé vous demande vengeance.
Sans que par long diſcours je vous en face inſtance.
Et comme és ſiecles vieux quand au peuple Romain
Fut montré de Cæſar le maſſacre inhumain,
Tout à l'inſtant émeu d'une ardente colere
Il voulut reparer ce cruel vitupere
Contre les aſſaſſins (ainſi que i'ay appris
Qu'il eſt mentionné és anciens écrits)
Ainſi vous devez tous à ce ſpectacle étrange
Eſtre émeus du deſir de garder la louange.
Que nos anteceſſeurs nous ont mis en dépos,
Et par laquelle ilz ſont maintenant en repos,
N'ayans point eſtimé eſtre dignes de vivre.
Sans de leurs ennemis les injures pourſuivre.

Effect de la harangue.

A ces mots vn chacun au combat animé
Sent un feu de vengeance en ſon cœur allumé,
Et euſſent volontiers contre cette canaille,
(S'il y eut eu moyen) lors donné la bataille,
Mais il fallut premier le corps enſevelir,
Et du dernier devoir les œuvres accompl'r.

Funerailles.

Cette grand troupe donc de douleur affolée
A conduit le corps mort dedans ſon Maufolée,
En faiſant ſacrifice à Vulcan de ſes biens
Maſſe, arcs, fleches, carquois, peaux, couteaux & chiẽs,

Matachias ce ſont braſſelets, carquans, &

Matachiaz *auſſi, & la pelleterie*
Que d'épargne il avoit quand il perdit la vie.
Mais quant aux aſſiſtans, chacun à ſon pouvoir
Lui fit, devotement, l'accoutumé devoir.

Qui donne des Castors, qui des cousteaux, des roses,
Armes, Matachias, & maintes autres choses.
Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer
Celui duquel ilz vont la querelle espouser.
Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage,
Avoit auparavant par vn triste presage,
Témoigné les effects de cette guerre ici,
Car ayant vn long temps retenu son courci,
Il fit voir maintefois des torches allumées,
Des lances, des dragons, des flambantes armées.
Ainsi s'en va la flotte avec intention
De vaincre, ou de mourir à cette occasion,
Laissans de leurs enfans & femmes la tutele
A nous, qui en avons rendu conte fidele.
Quand des Armouchiquois *les rives ils ont veu*
Ce peuple deffiant les a tot reconeu.
Soudain les messagers volent par la campagne,
Et sonnent du cornet sur chasune montagne
Pour le monde avertir d'estre au guet, & veiller
Avant que l'ennemi les vienne resveiller.
Peuples de nos côtez à grand troupes s'amassent
Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent.
Mais pourtant Membertou *ne s'épouvante point*
Car il sçait le moyen de prendre bien à point.
L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,
Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre
Aura dessus la terre étendu son rideau.
Membertou *cependant approche son vaisseau*
Du port de Choüacoet, *en la troupe adversaire*
L'attendoit de pié-coy, pour sçavoir quelle affaire
Vers eux le conduisoit: mais il avoit laissé
Ses gens derriere vn roc, & s'estoit avancé,

Presens faits aux morts.

Presages.

Armouchiquois aux alarmes.

Voy la figure de ce Port en la Charte geographique.

Afin de reconnoistre et le port et la terre
Qu'il voulait ruiner par l'effort de la guerre.
Pourparlers entre deux armées. He, he, ce fut le cry dont il appella
Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là.
Yo, yo, fut répondu. Puis après il demande
S'il pourroit seurement et sa petite bande
Traiter avecques eux, et amiablement
Vuider le different qui a si longuement
L'un et l'autre troublé et reduit en ruine
Tandis que l'appetit de vengeance les mine
Et leur mange le cœur. Eux cuidans attrapper
Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,
Réponse des Armouchiquois. *Disent que librement de la veue il s'approche,*
Et ses gens qu'il auoit laissé devers la roche,
Qu'ilz n'ont plus grand desir que de voir une paix
Solidement entre eux établie à jamais,
Afin qu'eux qui des Francs ont bonne connoissance
Leur facent part des biens dont ils ont abondance.
Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir
Sans plus d'entreprendre l'un sur l'autre courir.
Acceptation d'offres. Membertou receut l'offre, et quant et quāt otage,
Envoyant vn des siens par échange au riuage,
Puis recule en arriere et va ses gens reuoir
Qu'il trouue grandement desireux de sçauoir
En quelle volonté ces peuples ci estoient,
Et si à quelque paix enclliner ilz semblaient.
Le Prince Souriquois *ses suppots aborde[nt]*
D'vn visage ioyeux il les va regardant,
Disant, Ilz sont à nous: la farce s'en va faire
C'est demain qu'il faut voir cette troupe defaire
Et leur conte amplement ce qui s'estoit passé,
Et comment ilz s'estoient l'vn l'autre caressé.

Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre,
Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
Quand nous sommes partis le conseil a esté — Conseil pour surprendre l'ennemi.
De leur faire present des biens qu'avons porté.
Et avec eux troquer de nôtre marchandise,
Afin que l'homme feint, soit pris en sa feintise.
Nous irons donc par mer la moitié seulement:
Le surplus en deux parts ira secrettement
Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle:
Lors ils viendront charger, & nous secouderont,
Et tant que durera le jour ilz frapperont,
Sans merci, sans faveur, & sans misericorde,
Afin qu'ici de nous long-temps on se recorde.
Outre nôtre querele il y a du butin,
Ils ont du blé, des noix, de la vigne & du lin, — Fruits de la terre Armouchiquoise.
Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor
Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or,
Quand Membertou *(de qui l'esprit point ne repose)*
A prendre son quartier tout son peuple dispose,
Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
Il les fait essaier les terrestres dangers.
Ainsi Memembourré *dispos à la poursuite* — Dispositiõ pour attaquer l'ennemi.
Est fait le general d'une troupe d'elite,
Medagoet *d'autrepart hardi aux grans exploits*
Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.
Mais le grand Sagamos † *pour tendre sa banniere* — † Capitaine, Duc, Roy.
Attendit que l'Aurore eust épars sa lumiere
En tout son horizon: & lors que le Soleil
Eut esté reconduit au lieu de son reveil

Il met la voile au vent, tirant droit à la place
Où desja l'attendoit cette grand' populace,
Où estant arrivé, partit de ses gens
A descendre apres lui se montrent diligens.
Il salüe les chefs de cette compagnie,
Entre autres Olmechin, Marching & leurs mesgnie.
Puis offre les presens dont i'ay fait mention,
Lesquels furent receus en inhibation,
C'estoient robbes, chappeaux, & chausses, & chemises,
Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
Des trompes y avoit dont on ne sçavoit pas
L'usage, ni la fin du mal qu'elles convoient.
Les autres cependant dans le bois attendoient
Soigneusement l'appel qui avoit esté dit,
Quand Membertou voulant étaller son crédit,
Il convoque ce peuple embouchant une trompe,
Et trompant, les trompeurs trompent sement il trompe.
Car tout en un instant lui qui n'avoit point d'armes
Oyant les siens venir feignit estre aux alarmes,
Et se trouvant garni de masses, & poignars,
D'arcs, fleches, coutelas, de picques, & de dars,
Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
Sur l'heure à chamailler sans grande resistence.
Ils en font grand massacre, & cependant du bois
Arrive le surplus criant à haute voix
He, he, oukchegouïa, & parmi la melée
Se voit incontinent cette trompe melée.
L'Armouchiquois voyant que de lui c'estoit fait
S'il ne remedioit promptement à son fait,
A ce dernier besoin pensa de se defendre
Plustot qu'à la merci de ceux ici se rendre.

Mauuais appast.

Ruse de Membertou.

C'est, comme qui diroit Où est-ce.

Ils estoient la plus part de couteaux armez,
Que de porter un cobila, sont accoustumez,
Mais ces armes bien peu leur serviront à l'heure.
Car Memberton muni d'une armure plus seure,
D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas,
Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
L'honneur des beaux épics: son espée de même
Moissonnoit l'ennemi d'une rigueur extreme.
Les autres transportez de pareille fureur,
Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
Mais rendans des grans cris & voix épouvantables,
Tuent comme fourmis ces pauvres miserables,
Desquels lors s'estoit fait ià un carnage
Au bien qui vient par fois de tourner à rebours.
Ce peuple de tout temps addonné au pillage
Cuidoit sur Memberton avoir tel avantage,
Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin,
Neantmoins en tout cas ils avoient eu le soin,
D'en faire un magaz in au fond d'une vallée,
Où la troupe fuiarde en fin s'en est allée.
Là chacun se fournir d'arcs fleches, & carquois,
De picques, de boucliers, & de masses de bois.
Là de tournure visage, & d'une face irée
Charger sur Memberton & sa gente enivrée
Du sang Armouchiquois. A ce nouvel effort
Fut Panoniagués au danger de la mort
Blessé d'un javelot environ la poitrine.
Chkoudun le courageux, y receut sur l'eschine
Un coup qui l'atterra, & se vit en danger
(L'ennemi gaignant pié) de jamais n'en bouger.
Mais le fort Chkoudumech son frere, de sa masse
Fendant la presse, fit bien-tost sa faire place

Sauvages portent un couteau pendu au col. Comparaison.

Fuite des Armouchiquois.

Ruse d'iceux.

Nouveau combat.

Pour le tirer de là: mais il y fut fort
D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
Le cruel Oimechin. *Mneſinou (dont la gloire*
Par toute cette terre eſt en tous lieux notoire)
Comme le plus hardi, s'efforce de ſon dard
Transpercer Membertou *de l'une à l'autre part:*
Mais le coup ganchiſſant par la ſubtile addreſſe
Du Prince Souriquois, *à ſon fils il s'addreſſe,*
Son fils Actaudinech, *lequel il aime mieux*
Que toutes les beautez de la terre & des cieux.
Ce coup doncques perçant le détroit de ſa manche
Vite comme un éclair lui porta dans la hanche:
Dequoy tout effraé le Prince Membertou,
Il ſe remet aux jeux du monſtrueux Gougou
Le duel ancien qu'en ſa jeuneſſe tendre
Iadis ſon pere oſa hazardeux entreprendre:
Et redoublant ſa force il étendit ſon bras,
Et le fendit en deux de ſon fier contelas.
Et comme un chesne haut abbattu de l'orage
Traine en bas quant & ſoy ſon plus beau voiſinage,
Ainſi Mneſinou *mort, maint des ſiens alentour*
Alla voir de Pluton le tenebreux ſejour.
L'Armouchiquois pourtant ne laiſſe de pourſuivre,
Aimant mieux là mourir que honteuſement vivre
S'il arrivoit jamais que Membertou *victorieux*
Leur laiſſat du combat l'eternel deſhonneur.
Ainſi ſe r'aſſemblans font des ſcapes diverſes
Qui à leur ennemi donnent maintes traverſes.
Car juſques là encor n'avoient eſté rangés
Occaſion que mal ils s'eſtoient vengés.
Beſſabez & Marchin avec les pointes premieres,
Qui venans attaquer avec leurs bendes fieres.

Ceci eſt une feinte Poëtique. Voy l'Hiſtoire du Gougou ci deſſus liv. 2. ch. 28.

Nouvel effort des Armouchiquois.

Le chef des Souriquois, *vne grele de dars*
En l'vn & en l'autre ost tombe de toutes pars.
La clarté du soleil en demeure obscurcie,
Et le nombre des traits tousiours se multiplie.
A cette charge ici quelques vns sont blessés
Parmi les Souriquois: *mais plus de terrassés*
Sont de l'autre costé: car de ceux-ci les fleches
A pointes d'os ne font de si mortelles brecches
Comme de ceux qui sont plus voisins des Françoys
Qui des pointes d'acier ont au bout leurs bois,
Toutefois de nouueau voici nouuelle force (force.
Qui des Membertouquois *les bras, non les cœurs,*
Go, go, go, *c'est leur cri.* Abejou, Olmechin,
Le fort Arboskembroet, *& le fier* Bertachin
En sont les conducteurs, qui de premiere entrée
Du vaillant Messamoet *la troupe ont rencontrée*
Messamoet *(qui jadis humant l'air de la France*
Auoit de guerroyer reconeu la science
Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
Apres mainte bricole auoit gaigné vn mont
D'où il pensoit auoir vn facile auantage
Pour mettre sans danger l'aduersaire en dommage.
Mais cetui-ci ruse loin de la declina,
Et le gros escadron des Souriquois *mena*
Poursuiuant viuement jusques dessus la greue
Où Neptune irrité à ses flots donne treue.
La Neguoadetch *mere du decedé*
Apres auoir long temps le combat regardé,
Voyant en desarroy de Membertou *la troupe*
Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
Afin de donner cœur aux soldats etonnés
Qui leur premiere asseurance auoient abandonnés.

Souriquois repoussez. La mere de Membertou estant allée à la guerre.

Et comme des Persans les meres & les femmes
Iadis voyans leurs fils & leurs maris infames
S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
Courageuses soudain allerent au devant,
Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
Les unes s'écrians: Quoy donc ques voulez vous
Vous sauver ci dedans pour euiter les coups
De cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte
Crians à leurs enfans: R'entrez dedans la porte
Du logis dans lequel vous avés esté nés,
Ou contre l'ennemi promptement retournés.
Eux d'vn spectacle tel se trouvans pleins de honte,
Vn sang tout vergongneux à l'heure du front leur
Si bien que retournans leurs faces en arrière (monte,
A l'Empire Medois mirent la fin derniere.
Ainsi fit cette mere en voyant le danger
Où alloit Membertou & les siens se plonger.

Grand courage d'un homme impotent.

Neguirouët son mari estoit paralytique,
Mais qui de bien combattre entendoit la pratique,
S'y estoit fait porter: & bien reconoissant
Le desastre prochain qui les alloit pressant
S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
Se fait descendre à terre, & lui-méme s'efforce
De marcher au combat afin de la mourir
S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
Estant au milieu d'eux il leur donne courage
Et les conjure tous de venger son outrage.
Mes amis (ce dit-il) vous ne combattez point
Pour le fait seulement, helas! qui trop me point.
Il y va de l'honneur, il y va de la vie
Ces deux ici perdue, la perte en est suivie.

Des soupirs & regrets des femmes & enfans
De qui nos ennemis s'en iront triomphans
Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
Ie les voy ja branler: c'est ici bon presage.
A ces mots Membertou *fait tirer les Mousquets*
Qu'au partir les François lui auoient tenu prets.
Chkoudun *en fait autant (car il a eu de méme*
Deux Mousquets pour autãt que le François il aimé)
Lesquels estoient parez pour la necessité
Comme un dernier remede au corps debilité,
Aux coups de ces batons en voila dix par terre.
Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.
Abejou, Chitagat, Olmechin, & Marchin
Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin
A ce choc sont tombés. Chkoudun *qui a memoire*
Du coup qu'il a receu ne veut point que la gloire
En demeure au donneur, mais d'vn trait donne-mort
Il attaque, hardi, Arboſtembroet *le fort,*
Et presse le surplus d'vne roideur si grande
Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.
Membertouchis *aussi l'aimé de* Membertou
A l'aile de son pere assisté de Kichkou,
Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse
Et ja deçà, delà, tout est à la renverse.
A cinq cens pas plus loin se trouuant Ouzagat
Et Anadabijou *empechés au combat,*
Ilz furent secourus par la troupe hardie
De Panoniagués, *qui bien-tot fut suivie*
*D'*Oagimech *& les siens; si bien qu'en peu de temps*
L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs.
Car tout ce qui restoit, quoy que puissant en nombre,
Ne porta guere loin le malheureux encombre

Chance tournée contre les Armouchiquois.

Effect des coups de Mousquets.

Défonte des Armouchéquois.

Entiere déroute.

Qui l'alloit talonnant: d'autant que Oagimont
Avec Memembouré estant au pied du mont
Que nagueres i'ay dit, les fuyars attendirent,
Et valeureusement poursuivans les battirent.
Mais Oagimont s'estant eloigné de son parc,
Trop prompt, y fut blessé grievement d'vn trait d'arc.
Memébouré (trop chaud) préque en la méme sorte
L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
Ce qui plusieurs en fit de leurs mains échapper,
Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.

Polygamie.

Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
Et Metembroebit, Medagoet, Chichcobech,
Bituani, Penin, Actembroé, Semçoudech,
Tous vaillants champions, soldats, & Capitaines,
Acheverent du tout ces races inhumaines.

Victoire sans perte

Nais ce qui est ici digne d'étonnement,
C'est que des Souriquois n'est mort vn seulement.
L'Armouchiquois éteint, cette armée defaite,
Membertou glorieux fit sonner la retraite,

Les blessez.

On trouve de blessés encores Pechkmeg,
Oupakour, Ababich, Pitagan, Chiskmeg,
Vmanuet, & Kobech, dont les playes on pense,
Tandis que du butin d'autre côté l'on pense,

Maniere de guerir les blessez

La cure en est sommaire. Entre eux est vn devin,
(Ignorant toutefois) qu'on appelle Aoutmoin.
Cetui prognostiqueur de l'état du malade
Feint vers quelque demon pour lui faire ambassade,
Et selon sa reponse, en cecy comme en tout,
Il iuge s'il sera bien-tot mort ou debout.
Avec ce de la playe il va suçant le sang,
Il la souffle, & soufflant il s'émeut tout le flanc:

Ceci

Ceci fait, il applique au dessus de la playe
Du roignon de Castor: & par ainsi essaye
(Le bendage parfait) son malade guerir.
Le butin recüilli, avant que de partir
Des chefs Armouchiquois ils enlevent les testes
Pour en faire au retour maintes joieuses festes.
Ia ilz sont à la voile, & approchent du port
Où ilz doivent donner à leurs femmes confort,
Lesquelles aussi tot que de leur arrivée
Elles ont eu nouvelle, aussi-tot la huée
Elles ont fait de loin, desireuses sçavoir
Quel avoit esté là de chacun le devoir.
Et en ordre marchans, qui en main une masse,
Qui un couteau trenchant (ayans toutes la face
De couleurs bigarrée) elles s'attendoient bien
Toutes sur l'heure avoir un Armouchiquois, en,
Afin d'en faire tot cruelle boucherie,
Mais sans cela convint faire leur tabagie,
Et apres le repas la danse s'ensuivit,
Qui dura tout le jour, & qui dura la nuit,
Et tousjours durera en s'écrians sans cesse,
Chantans de Membertou la valeur & proüesse
Tant que leur estomach la voix leur fournira,
Ou que quelque malheur reposer les fera.

Testes des vaincus enlevées.

Reception des victorieux.

Tabagie, c'est Festin.

LA TABAGIE * MARINE.

*Cest Banquet. Voy le ch. 47. ci-dess. pa. 633.

COMPAGNONS, où est le temps
Qu'avions nôtre passe-temps
A descendre au plus habile
Sur le pié-ferme d'une ile,

Four rageans de toutes parz
Deça & delà épars
Parmi l'epés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tangueu, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand
Ca (ce disoi-ie à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ce oiseaux tendrelets,
Ilz valent bien des poulets.
Dieu! quelle plaisante chasse.
Amasse, garson, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu es alaigre & dispos,
Et revien tout à cette heure
Prendre pareille mesure,
Ne cessant jusques à ce
Que nous en aions assé
Car nous pourrions de cette ile
Fournir vne bonne ville.
Ie voudroy m'avoir couté
Vn karolus bien conté,
Et estre en cet equipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris,
O que i'y aurois d'amis,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place.

Voy le ch. 22. liv. 3. pa. 822.

Voy les ch. 2. & 7. du 2. liv. pag. 253. & 295.

Qu'on ne parle maintenant
Que des iles du Ponant.
Car les iles Fortunées
Sont certes infortunées
Au pris de celles ici,
Qui nous fournissent ainsi
Pour neant ce que l'on achete
Au quartier de la Huchette,
Ou ailleurs bien cherement.
Ie ne sçay certainement
Comme le monde est si bête
Que ce païs il rejette,
Veu la grand' felicité
Qui y est de tout côté,
Soit qu'on suive cette chasse,
Soit que l'Ellan on pourchasse,
Ou qu'on vueille de poisson
Faire en eté la moisson.
Car quant est des paturages
Il n'y manque point d'herbages
Pour nourrir vaches & veaux.
Ce ne sont rien que ruisseaux,
Lacs, fonteines, & rivieres
(De tous biens les pepinieres)
En ce païs forétier.
Il y a mines d'acier,
De fer, d'argent, & de cuivre,
Asseurez moyens de vivre,
Quand en train elles seront,
Et par le monde courront.
La terre y est plantureuse
Pour rendre la gent heureuse

Qui la voudra cultiver.
Il ne reſte que trouver
Bon nombre de jeunes filles
A porter enfans habiles
Pour bien-tot nous rendre forts,
En ces mers, rives, & ports,
Et paſſer melancholie
Chacun avecque ſ'amie
Pres les murmurantes eaux
Qui gazouillent par les vaux,
Ou à l'ombre des fueillages
Des endormans verd-bocages.
Par mon ame ie voudroy
Que des ore il pleut au Roy
Me bailler de bonnes rentes
En ma bourſe bien venantes
Tous les ans dix mille eſcus,
Voire trente mille, & plus,
Pour employer à l'uſage
D'un honéte mariage,
A la charge de venir
En ce païs me tenir,
Et y planter vne race,
Digne de ſa bonne grace,
Qui ſervice lui feroit
Tant qu'au monde elle ſeroit,
Quittant du Barreau la lice,
Et du monde la malice,
Et les injuſtes faveurs
Des hommes de qui les cœurs
S'enclinent à l'apparence
Pour opprimer l'innocence.

Voy les ch. 39. du liu. 2. p. 543.

De tels & autres propos
I'entretenoy mes dispos
Tandis que chacun sa proye
Diligent à bort envoye.
Devinez si au repas
Grand' chere ne faisions pas.
Car avec cette viande
D'elle-méme assez friande
Nous avions abondamment
De poisson pris frechement.
Quand ores en ma memoire
Se ramentoit cette histoire,
Ie regrette ce temps là
Qui nous fournissoit cela.
Car dés long temps la pasture
De salé nous est si dure,
Que nos estomachz forcés
En demeurent offensés.
Pourtant ie ne veux pas dire
Que les maitres du navire
Meßieurs les associés
Ne se soient point souciés
D'envoyer honétement
Nôtre rafraichissement.
Mais certaines gourmandailles
Ont manges noz victuailles
Noz poules & noz moutons,
Et grappillez noz citrons,
Nôtre sucre, noz grenades,
Nos epices & muscades,
Ris, & raisins, & pruneaux,
Et autres fruits bons & beaux

A bort, c'est à dire dans la barque.

vtiles en la marine
Pour conforter la poitrine.
Vous ſçavés ſi ie di vray,
Ores que i'ay le cœur gay.
Si jamais ie ſuis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne regira
Ce que ma nef portera.
Mais ne laiſſons ie vous prie
De mener joieuſe vie,
Cà, garſon, de ce bon vin
Du cru de Monſieur Macquin,
Et buvons à pleine gorge
A lui & à Monſieur George.
Ce ſont des hommes d'honneur
Et d'une agreable humeur,
Car ilz nous ont l'autre année
Fourni de bonne vinée,
Dont le parfum nompareil
A garenti du cercueil
Pluſieurs qui fuſſent grand' erre
Allé dormir ſouz la terre.
Et ne trouve quant à moy
Drogue de meilleur aloy
En nôtre France-nouvelle
Pour braver la mort cruelle,
Que vivre joyeuſement
Avec le fruit du ſarment.
Eſt-ce pas donc bon ménage
D'avoir vn ſi bon bruvage
Iuſques ores conſervé?
Car ici n'avons trouvé

Ce ſont des bourgeois honorables de la Rochelle.

Bien nous valut d'avoir eſté bons menagers.

Que bien petite vendange,
Ce qui nous eſt bien étrange.
Car le cidre Maloin
Ne vaut pas du petit vin.
Mais aions la patience
Que ſoyons rendus en France.
Approche de moy, garſon,
Et m'apporte ce jambon,
Que i'en prenne vne aiguillette,
Car ce lard point ne me haite.
I'aimeroy mieux voir noz plats
Garnis de bons cervelats,
De patés & de ſauciſſes
Confits en bonnes epices,
Que de cette venaiſon
Dont ie n'ay nulle achoiſon,
Non plus que de ces moruës
Qui ſont toutes vermoluës.
Certes le maitre valet
Meriteroit vn ſoufflet
De nous bailler tout du pire
Qui ſoit dedans ce navire.
Car nous devrions par honneur
En tout avoir du meilleur.
Otez nous tant de viandes,
Et apportez des amandes,
Pruneaux, figues, & raiſins,
Et buvons à noz voiſins.
Ca toute la pleine taſſe,
C'eſt à vôtre bonne grace
Capitaine Chevalier.
Si dedans vôtre cellier

Avez quelque friandise,
Faites que de vous l'on dise
Que vous estes liberal,
Honéte, & d'vn cœur Royal.

C'est le maistre du navire Nicolas Martin.

Maitre, tenez vous en garde,
C'est à vous que ie regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moy le verre plein.
Cette derniere nuitée
Vous a vn peu mal traitée.
Il y vint vn coup de mer
Qui pensa nous abymer.
Mais vous fites diligence
De parer à la defense.

†*C'est le nom de nôtre navire.*

Dieu garde le bon IONAS†
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage
Nous y aurions du dommage,
Et m'étonne infinimẽt
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphemé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.
Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons remission
De noz fautes: & sans cesse
Soit loüée sa hauteſſe. Amẽ.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.

3 4